



## Pas à pas

Je ferme les yeux. Debout, bien campée sur mes deux jambes, j'inspire profondément. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le moment est arrivé, mon voyage peut commencer.

Je pars à l'aube, alors que les premiers rayons d'un soleil encore timide commencent à peine à lécher la montagne face à ma chambre. Celle que j'ai décidé de gravir jusqu'au sommet aujourd'hui, coûte que coûte. Une énorme masse couleur chantilly dont on devine le cœur praliné par endroits.

Coincée au fond de mon lit depuis des semaines, j'ai eu le temps de tout imaginer dans les moindres détails. En réalité, l'objectif est simple : mettre un pied devant l'autre pour partir à l'assaut du mont Jambier, seule, sans aucun matériel. Un voyage complètement fou, celui dont j'ai désespérément besoin pour avancer.

Dès le tout premier pas, une petite douleur, encore largement supportable, enserme mes chevilles et remonte progressivement le long de mes tibias. Malgré tout, je profite de toute l'énergie accumulée cette nuit et avale goulûment les premiers mètres. Avidé de mouvements et de liberté. J'évolue lentement, mais rien ne presse. Mon voyage n'est ni une course ni une compétition, hormis contre moi-même.

Une brume épaisse voile rapidement la lumière naissante, laissant dans une obscurité presque complète le sentier damé par les pas des randonneurs qui m'y ont précédée la veille. La neige encore fraîche crisse bruyamment sous mes grosses bottines fourrées. Concentrée sur mon objectif, je pose avec prudence un pied devant l'autre, dérape brusquement à demi sur une sournoise

plaque de givre cachée sous la poudreuse. La douleur augmente d'un cran, m'obligeant à ralentir un peu.

Le vent se lève, en même temps qu'un timide soleil apparaît par moments dans un ciel couleur purée de pois. Une brise glacée siffle une mélodie légère à mes oreilles, couvertes aux trois quarts par l'affreux bonnet de laine vert amande tricoté par maman. Tous les deux ou trois pas, sa main invisible me soulève et me repose aussitôt sur le chemin.

Engoncée dans mon anorak jaune citron, je frissonne dans la fraîcheur de cette nuit d'hiver qui n'en finit pas. Comme il est bon de respirer l'air pur des montagnes, celui pour lequel je suis venue ici sur l'idée de maman et les bons conseils du chirurgien. Comme ils avaient raison lorsqu'ils m'assuraient que je me sentirais mieux dans cet environnement paisible, ces hautes montagnes nichées entre la France et l'Italie, moitié rillettes, moitié raviolis. Malgré tout, au fond de moi, je me sens toujours coupée en deux, écartelée entre ma vie ordinaire d'adolescente d'avant l'accident et l'existence très différente que je mène ici depuis déjà neuf semaines.

Je tourne la tête un court instant pour observer la clinique derrière moi. L'imposant bâtiment ultra moderne a été construit tout spécialement pour accueillir les patients polytraumatisés de la région. Les victimes les plus gravement touchées par un A.V.P., Accident de la Voie Publique pour les néophytes. Trois lettres qui ont changé mon existence à tout jamais, brisé ma vie comme mon corps en plusieurs morceaux de manière aléatoire. Un puzzle de chair et de sang, niveau expert. Impossible à terminer.

Je plisse les yeux et tente d'apercevoir ma chambre, au deuxième étage, juste à côté du bureau central des infirmières. En blouses rose marshmallow et coiffées de leurs ridicules charlottes, elles veillent sur moi nuit et jour, aussi prévenantes et collantes qu'un bataillon de mamans clonées. Je soupçonne fortement le modèle original de ne pas y être totalement étranger. En me

concentrant, je pourrais presque les entendre pérorer comme elles le font toujours sur le seuil de ma chambre.

Je puise dans les maigres ressources cachées de mon corps et continue doucement la marche. Le paysage autour de moi change à chaque pas. Grisée par un perpétuel éblouissement, je redécouvre émerveillée toute la gamme insoupçonnée des couleurs de la montagne en hiver. Partout, le blanc immaculé de la neige, aussi pur et fin que du sucre glace. Ici et là, le feuillage vert menthe des sapins. Dans les creux de la montagne, de chaudes nuances de brun, du caramel au chocolat.

La douleur, plus intense à chaque pas, me détourne cependant de la contemplation de ce paysage de conte de fées. Je ne peux retenir plus longtemps une grimace. Mes jambes brûlent sous le feu lancinant d'une souffrance qui ne me laisse quasiment aucun répit. Je dois à nouveau ralentir la marche pour ne pas caler complètement. Je me suis jurée d'aller au bout de ce voyage, de ne pas faire les choses à moitié. Même si la douleur me tord les tripes et me noue l'estomac.

Pour fuir le mal, je tente une nouvelle fois de me raccrocher à ce qui m'entoure. En contrebas, j'aperçois la vallée au fond de laquelle brillent les petits points lumineux des maisons, disposés en rangs serrés comme sur la toile d'un impressionniste. Vues d'ici, les voitures en circulation paraissent à peine plus grosses que des Majorettes. Le mouvement incessant de leurs phares me donne instantanément la nausée. Je replonge aussi sec trois mois en arrière. Le jour de l'accident qui m'a conduite ici.

Même si j'ai encore du mal à le digérer, je sais que c'est ma gourmandise effrénée qui a tout déclenché. Irrémédiablement. Depuis toujours, Maman m'appelle « ma petite ogresse » pour plaisanter, mais comme dans tout surnom, il y a un fond de vérité. Je suis toujours la première à table. Manger est pour moi bien plus qu'un simple plaisir, presque une raison de vivre, souvent une obsession. Mes quinze ans tout frais n'y ont rien changé, au contraire des

filles de mon âge plus préoccupées par les garçons que par le fond de leur assiette. À elles, les bikinis et les régimes. À moi les incessantes fouilles en règle des placards de la cuisine dans le dos de maman et les descentes dans le frigo à toute heure du jour et de la nuit. Des mets les plus sucrés aux plats les plus relevés, je n'ai toujours eu que la nourriture à la bouche.

J'avais pourtant déjeuné autant que Pantagruel ce jour-là. Malgré tout, j'ai lourdement insisté pour que maman m'emmène à la boulangerie du village. Brioche, croissant, pain au chocolat. N'importe quoi aurait fait l'affaire pour calmer pour quelques heures une énième fringale. Maman a cédé, comme toujours. Nous avons roulé à peine quelques centaines de mètres. Jusqu'au choc brutal avec cette autre voiture.

Avant de sombrer, j'ai vaguement aperçu un pneu solitaire roulant à toute vitesse sur la chaussée comme un rouleau de réglisse géant. Oubliée la boulangerie. À la place des gâteaux, plusieurs tonneaux et en guise de cerise, un séjour aux urgences. L'accident a été spectaculaire d'après les témoins de la scène. Lorsque les pompiers sont arrivés sur place, ils ont trouvé un impressionnant mille-feuille de corps et de tôle enlacés, imbriqués, presque soudés. Maman s'en est miraculeusement tirée avec seulement quelques bleus. J'ai eu beaucoup moins de chance qu'elle.

En dépit de ma détermination à aller au bout de ce voyage, la douleur gagne encore du terrain. Je tente de me ressaisir une dernière fois. Ma cadence a sensiblement ralenti. Un escargot irait plus vite que moi s'il osait seulement s'aventurer dans le froid mordant de ce gris matin d'hiver. Je traîne de plus en plus difficilement ce corps qui m'est devenu à demi étranger depuis l'accident et que je ne reconnais plus qu'à moitié dans le miroir. Je me concentre sur ma respiration pour faire taire rien qu'un instant la souffrance qui irradie atrocement à présent dans mes jambes. Mais chaque pas m'arrache un petit cri.

Je le sais, je n'atteindrai pas le sommet aujourd'hui. La défaite est amère. Pas mon goût préféré. Incapable de continuer, je finis par m'arrêter pour de bon. Avec pour unique désir à présent, une bonne dose du calmant puissant qui seul pourra rendormir pour quelques heures la pire douleur qui soit. Celle des membres qui n'existent plus. J'ouvre les yeux dans ma petite chambre aux murs pistache et appuie rageusement sur la sonnette.

Bénédicte CHUREAU  
France, Maine-et-Loire